ANDREA MARIA SCHENKEL

Bunker

roman traduit de l'allemand par Stéphanie Lux



actes noirs
ACTES SUD

"ACTES NOIRS"
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un homme espionne la femme qui habite en face de chez lui. Il la regarde se déshabiller, observe ses allées et venues, s'introduit chez elle pendant son absence. Puis il fait irruption sur son lieu de travail, prétexte un hold-up, l'enlève et l'emmène dans un vieux moulin en forêt. Là, il la retient prisonnière cinq jours durant dans cette pièce où son père enfermait déjà sa mère quand il était petit... La mère avait fini par se pendre. Le fils avait tué le père.

Monika croit d'abord au cambriolage qui a mal tourné. Mais bientôt elle trouve une photo d'elle, enfant, avec son jeune frère. Ce jeune frère qu'elle avait roué de coups après une dispute. Ce jeune frère qui avait succombé à ses blessures. Elle commence alors à s'interroger sur les véritables motivations de son kidnappeur. Dans l'isolement de la forêt débute un face-à-face cruel et cauchemardesque entre une victime et un agresseur de moins en moins clairement désignés…

Dans ce troisième roman, sur lequel plane l'ombre du syndrome de Stockholm, Andrea Maria Schenkel continue de sonder avec le même talent les obscurs méandres de l'esprit humain. De livre en livre, elle ne cesse de renouveler la façon d'écrire la violence et la mort et s'affirme comme l'une des voix les plus subtiles de la littérature noire d'outre-Rhin.

ANDREA MARIA SCHENKEL

Andrea Maria Schenkel vit avec sa famille près de Regensburg en Bavière. A sa publication, La Ferme du crime*, son premier roman, a été proclamé "meilleur roman criminel du printemps 2006" par les libraires allemands et a reçu le Prix Friedrich-Glauser.* Un tueur à Munich *a reçu la même distinction l'année suivante. Tous ses romans sont publiés dans Actes noirs.*

DU MÊME AUTEUR

LA FERME DU CRIME, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 25, 2009.
UN TUEUR À MUNICH, Actes Sud, 2009.

Photographie de couverture : © Lily Mae Martin

Ouvrage publié sous la direction
de Marc de Gouvenain

Titre original :
Bunker
Editeur original :
© Edition Nautilus Verlag Lutz Schulenburg,
Hambourg, 2009

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00283-1

ANDREA MARIA SCHENKEL

Bunker

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

Il faut que je retourne chercher les clés. Elles sont dans la chambre, sur le lit. Il faut que je descende dans le bunker. Merde, les lampes à pétrole sont éteintes, pourtant j'en avais mis deux par pièce. C'est bizarre, je pensais que ces trucs brûlaient plus longtemps. Quel gaspillage ! Six lampes pour trois pièces. Et toutes éteintes ! C'est pas vrai ! J'ai encore une lampe torche dans la voiture. Elle doit être dans la boîte à gants, mais je n'ai pas envie d'aller la chercher. Si je laisse la porte grande ouverte, la lumière de l'escalier devrait suffire pour éclairer jusqu'à la dernière pièce.

Dans la pièce de devant, il fait encore suffisamment clair. Laisser la porte de communication grande ouverte ! Dans la deuxième pièce, il fait déjà sombre. La robinetterie de la petite cuisine reflète à peine la lumière qui entre dans la pièce. Dans la pièce du fond, il fait tout noir. Je me cogne les pieds dans le sac en plastique, je dois avancer à tâtons le long du lit. Pourquoi ces fichues lampes sont-elles déjà éteintes, je les avais pourtant remplies, à moins que je n'aie oublié ? Mais rien ne sert de penser à ça maintenant. Il me faut ces fichues clés. Où sont-elles ? Sur le lit. Je tâte l'oreiller, rien. Le drap en dessous, rien non plus. OK, reste calme. Elles sont forcément ici ! Reste calme ! Le couvre-lit, de haut en bas, rien. Ces foutues clés sont forcément ici. Je les ai pourtant bien vues ! Je les ai jetées sur le lit, avec tout ce qu'il y avait dans la veste. Ça suffit

maintenant ! Je jette la couverture par terre. Peut-être que les clés vont tomber sur le sol. Rien ! Merde, merde, merde ! Je fouille tout une nouvelle fois – rien !

Où sont ces foutues clés ? Reste calme. Réfléchis, réfléchis. Bien sûr, je les ai envoyées sous le lit. Va voir en dessous ! Beurk, de la poussière et de la saleté partout. Et ces petits tas. Qu'est-ce que c'est que ça ? Les souris, ça ne peut être que des crottes de souris. Il y a sûrement toute une colonie de ces sales bestioles ici. D'ailleurs ça pue la pisse de souris, et moi je suis couché sur le ventre dans cette saleté et je cherche ces fichues clés à tâtons dans le noir. Je m'avance aussi loin que possible sous le lit, je touche déjà le mur du bout des doigts, il est humide et froid. Pas étonnant, il est plein de moisissures, tout est humide et froid ici. Poussière, saleté, pisse de souris et moisissures. Ça ne sert à rien de continuer comme ça, il faut que je ressorte chercher la lampe torche, sinon je n'arriverai à rien, à rien du tout. Je sors lentement de sous le lit.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Est-ce qu'il y a quelqu'un à la porte ? N'importe quoi, qui pourrait être là ? Le gros est mort. Mais quelqu'un s'affaire derrière la porte. Non, non ! Merde, il y a quelqu'un. Ça ne peut pas être elle ! Qui est là ? Merde, merde ! Tout est en train de foirer ! Qui ça peut être ? Maintenant il ne faut surtout pas que la porte grince, par pitié, surtout pas !

Je me pousse du mur, rampe pour sortir de sous le lit. C'est beaucoup trop long. Je vais y arriver, je vais arriver à revenir jusqu'à la porte ! Cours, cours ! Je m'élance à quatre pattes, j'essaie de me relever, cours jusqu'à la porte ! Je traverse la deuxième pièce. Je vois la porte du bunker se refermer doucement, tout doucement. Avec un grincement.

Obscurité. Je trébuche, tombe par terre. Mon visage s'écrase sur le sol de béton, dur, froid et humide. Les paumes me brûlent à cause de la chute, j'essaie de me redresser, je relève la tête, regarde la porte. Elle est fermée. Tout est noir autour de moi, juste un mince rai de lumière sous la porte du bunker. Je rampe dans sa direction.

J'entends ma propre respiration, j'aspire l'air par ma bouche ouverte, bruyamment. Je respire vite, ma cage thoracique se soulève et s'affaisse à chaque respiration. Je m'allonge à plat ventre sur le sol devant le rai de lumière. J'essaie d'approcher mon visage le plus possible. Je sens le courant d'air froid qui entre dans le bunker. Peut-être que je vais réussir à voir dehors ? Il faut que j'appuie encore plus mon visage contre le sol. Tout près de la porte, tout près. L'ombre de deux pieds apparaît. Puis disparaît.

J'entends un bruit sourd, la trappe vient de se refermer, le rai de lumière a disparu. C'est l'obscurité complète. Tout est noir, absolument tout !

Je suis toujours allongé devant la porte. Le côté droit de mon visage sur le sol de béton froid, la bouche et le nez pressés contre l'interstice entre le sol et la porte métallique. Comme un poisson hors de l'eau, paniqué, qui essaie de respirer.

Je suis allongé par terre. Alors que je devrais me relever d'un bond, crier, tambouriner comme un fou contre la porte. Mais je suis allongé là, épuisé, vide. Je perds dans l'obscurité toute notion du temps. Je sens le froid du sol pénétrer lentement mon corps, je sens mon corps geler. J'ai l'impression de tomber dans un trou profond. J'aspire l'air, et à chaque inspiration je suis entraîné plus profond. Je ferme les yeux, ou est-ce que je les ai ouverts ? Ça n'a aucune importance, l'obscurité est la même. Allongé là, je me sens vide, horriblement vide.

La pièce est baignée d'une lumière rouge. Je n'arrive pas à voir d'où vient cette lumière, je me vois en train de me lever, de regarder lentement autour de moi. Je ne suis pas seul, j'entends des pas. Je traverse cette mer de lumière rouge, je suis les pas dans la pièce du milieu. C'est là que je le vois, un homme grand et fort. Les cheveux coupés très court, jean et veste militaire. Il traverse la pièce, va jusqu'à celle du fond. Il s'arrête devant le mur, se tourne vers moi. Je vois son visage, le nez camus, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés dans leurs orbites. Les paupières un peu tombantes, les yeux qui expriment

son assurance et sa détermination. Il prend appui sur le mur avec une jambe, se jette sur la porte en acier, l'épaule droite en avant, il fonce sur elle. La porte s'ouvre avec un bruit assourdissant, une lumière crue et blanche m'aveugle, me fait mal aux yeux. Je lève les mains pour protéger mon visage. Il a dû sauter au-dessus de moi. Je baisse mes mains, ouvre prudemment les yeux.

La pièce est plongée dans l'obscurité, la porte du bunker fermée, je suis toujours couché devant la porte sur le sol froid, prisonnier de ce trou.

Putain, je commence à devenir fou. Tout mon côté droit me fait mal à force d'être couché à même le béton. J'ai froid, il faut que je sorte d'ici, il faut que je sorte !

Vendredi après-midi, heure de pointe, une voiture derrière l'autre, pare-chocs contre pare-chocs, dans toute la rue. L'air vicié par les gaz d'échappement des voitures. Un goût désagréable à chaque inspiration. Les bruits de la rue, les klaxons, et au milieu de ça des piétons impatients, énervés, tout le monde veut rentrer chez soi. Une femme traverse la route n'importe comment, entre les voitures à l'arrêt. Des gens à vélo se faufilent entre les voitures. Les doublent par la droite et par la gauche, partout où ils trouvent la place de passer. Se fraient un chemin jusqu'au feu. L'un d'entre eux, particulièrement pressé, monte avec son vélo sur le trottoir. Slalome entre les passants. Manque en renverser un, qui a juste le temps de faire un bond de côté, avant d'injurier le cycliste. Celui-ci poursuit son chemin, sans s'occuper du piéton. Je suis debout sur le trottoir, je regarde. Pas une place de stationnement des deux côtés de la route. Des véhicules garés en double file rendent la circulation encore plus difficile. Je regarde le parking de la location de voitures. Rien que des modèles pas très récents, mais tous briqués. Derrière le parking : une construction en béton, avec de grandes baies vitrées sans cadre apparent, insérées dans les dalles aux joints sombres. Les verres sont fumés, je ne vois pas l'intérieur

du bâtiment. Un client entre. La porte vitrée s'ouvre automatiquement. Par la porte ouverte, un moment, je vois à l'intérieur. Elle se tient derrière le comptoir en bois sombre de la réception.

Elle est occupée à trier une pile de documents. Personne d'autre dans la pièce. La porte se ferme, s'ouvre à nouveau après un instant. Elle accompagne le client à l'extérieur, lui remet les clés d'une voiture. Je distingue le porte-clés rouge, un bref échange de paroles, une poignée de mains, l'homme monte dans une BMW grise. Elle lui fait des signes pour l'aider à sortir de la place de parking, un sourire, un hochement de tête, et elle disparaît à nouveau à l'intérieur.

Je m'engage sur la chaussée, me faufile avec les autres piétons entre les files de voitures à l'arrêt. Je traverse le parking. Le chemin est pavé de dalles en béton lavé.

La porte automatique s'ouvre. J'entre. Elle est à nouveau occupée à ranger ses papiers. Elle ne lève même pas la tête. Ne dit pas bonjour. Elle continue à classer ses documents comme si elle était seule.

Je m'arrête devant le comptoir. J'attends, je ne la quitte pas des yeux.

"On ferme dans deux minutes !

— Je sais."

Elle est à genoux devant moi, les poignets attachés dans le dos avec un bout de corde à linge. Son dos est voûté, les épaules tombantes. Sa tête est penchée en avant, des mèches de ses cheveux bruns mi-longs lui tombent sur le visage. J'entends son souffle, je l'entends inspirer et expirer. Elle inspire l'air, qui ressort par ses lèvres serrées avec un léger sifflement. A genoux, elle m'arrive à peine à la ceinture. Je recule d'un pas. Sa poitrine se soulève et s'affaisse à chaque respiration. Elle a peur, je la sens, sa peur. Une petite goutte de sueur, brillante, coule sur sa poitrine. J'observe la goutte rouler lentement sur sa peau nue et disparaître dans son décolleté.